

Table ronde N°4 Les sentiers de la guerre

Autour de l'ouvrage de Josepha Laroche, *La Brutalisation du monde, du retrait des États à la décivilisation*, Montréal, Liber, 2012.

Avec l'auteur, professeur de Science Politique à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et directrice de Chaos International.

Jean-Jacques Roche : Professeur de Science Politique à l'Université Paris 2 et Directeur de l'ISAD.

Frédéric Ramel : Professeur de Science Politique à l'IEP de Paris et Directeur scientifique de l'IRSEM.

Jérôme Larché : Médecin et Directeur délégué de Grotius International.

Loin de subir un reflux de la guerre, la première décennie du 21^e siècle s'est caractérisée par de nombreux recours à la force armée dans des configurations interétatiques (Afghanistan, Irak), intra-étatiques (Soudan, Somalie...), ou mixtes (RDC,...). Ces faits empiriques invitent à deux orientations du point de vue de la pensée stratégique :

1. identifier les paradoxes que ces guerres manifestent

- a. paradoxe linguistique : le discours médiatique utilise de plus en plus le terme de guerre ou le champ lexical de la guerre alors que le discours politique des Etats eux-mêmes ne procède plus ou de moins en moins à la déclaration de guerre.
- b. paradoxe stratégique : l'identification de l'ennemi est un préalable nécessaire à tout déclenchement de guerre. Or, une telle identification se révèle difficile entre les cibles étatiques (Iran par exemple) et les cibles transnationales (prolifération, criminalité organisée...)
- c. paradoxe pratique : le recours aux capacités militaires, y compris par la puissance américaine, n'entraîne pas forcément une victoire politique (le cas afghan en est une illustration parfaite). Autrement dit, la maîtrise technologique dans la guerre ne constitue plus un avantage déterminant. Ce qui pose la question de l'efficacité de l'outil militaire.

2. proposer une interprétation des guerres contemporaines qui renoue avec un concept clef de la philosophie politique

Pour penser la guerre aujourd'hui, l'analyste peut emprunter différentes voies : celle classique de Clausewitz ou bien, celles de ceux qui en contestent la pertinence analytique ainsi que l'adéquation au monde contemporain. Parmi ces derniers, on peut repérer les partisans des nouvelles guerres (Van Creveld, Kaldor...) mais aussi des auteurs tels René Girard, lesquels considèrent que la canalisation politique de la guerre disparaît au profit du chaos. Or, il semble qu'une voie soit oubliée, celle de la philosophie politique qui, avec le concept de corps politique, peut contribuer à éclairer autrement l'irruption des guerres. Le corps politique ne se confond pas avec l'Etat en tant qu'institution différenciée au sein d'une société. Il désigne une *union serrée* entre les parties (les individus) animée par une sensibilité réciproque. L'idée sous-jacente est celle d'une intégration à la fois matérielle, affective et morale des individus. L'unité se répand ainsi dans chacune des parties. Ces corps politiques ont pu revêtir plusieurs cadres : la cité, l'empire, la nation... Mais au-delà de cette pluralité d'expression, ils renvoient plus à l'observation des composantes de l'unité et leur façon de « tenir ensemble ». En d'autres termes, c'est plus la cohésion du corps fondée sur le partage commun d'intérêts, de représentations, de passions et que l'institution chargée d'exercer les prérogatives de puissance publique (l'Etat failli) qui doit être examinée afin de comprendre le recours à la violence. L'aspiration à constituer un corps politique autonome, les carences du corps politique dans lequel évoluent les individus, ou bien l'absence totale de corps politique ayant l'intégration des populations comme visée constituent trois explications des guerres.